



SHAEIRAT #1

ENTRETIEN AVEC ASMAA AZAIZEH

Votre poésie impressionne par son état d'urgence et sa nature épidermique face à la réalité palestinienne. Vous écrivez en dehors de tout message d'espoir. Comment voyez-vous l'acte poétique ? En quoi permet-il de faire entendre sa propre voix, à l'écart des discours, des revendications et d'une certaine idée générale de la guerre ?

Asmaa Azaizeh : La poésie qui m'a le plus bouleversée n'a jamais cherché à parler au nom du collectif. Même si, à une certaine époque, pareille poésie nous a probablement été nécessaire. Peut-être avons-nous besoin, en tant que nation, d'un poème qui nous renvoie une image de victoire, ou plus simplement une image de l'existence. Même Mahmoud Darwich, alors principale voix de la poésie de résistance, a dit un jour qu'il renoncerait à ses premiers poèmes révolutionnaires si l'occasion lui en était donnée. Nous savons – nous, aujourd'hui, la nouvelle génération de poètes en Palestine – que la voix véritable, c'est la voix individuelle. Mais choisir une voix propre ne correspond pas à la décision consciente et claire de ne pas s'engager en politique : les limites entre le personnel et le politique sont totalement floues, et même absentes la plupart du temps. Ce sont dans les moments, les images et les pensées les plus intimes que gît, pour ma part, dans ma poésie, le politique. Ce politique-là peut sembler apolitique. Probablement parce qu'il pose la question de « est-ce que la cause est sacrée ? ». Mais il y a des convictions fondamentales liées à ma vie quotidienne de Palestinienne sous la domination d'Israël, qui sont visibles. Notre vie est faite de ségrégations et d'apartheid quelles que soient les sphères, culturelle, éducative, publique. Néanmoins, ce qui semble notoire et évident dans les slogans de notre cause demeure très complexe à mes yeux. Ma poésie essaie d'être honnête face à cette complexité.

Vous ne nous conviez pas seulement à découvrir votre poésie mais à vivre une performance.

La création d'un spectacle composite par l'agencement d'éléments artistiques multiples est chose délicate. Il s'agit de créer un univers unifié ; chaque médium artistique se doit d'être très sensible aux autres et leur servir de support. Ici, la poésie performée, la musique et l'image vidéo sont comme trois canaux d'émission qui doivent collaborer pour que le récepteur n'ait pas trois événements à suivre, mais un seul événement complexe. Haya Zaatry et Adam Zuabi savent exactement comment contribuer à la performance avec beaucoup de sagesse et de sensibilité. Haya Zaatry n'est pas seulement musicienne ou chanteuse ; elle est également compositrice, créatrice de sons, devrais-je dire. Autour des poèmes, elle a construit un monde de sons, un monde magique à la présence forte et pourtant délicate. Adam Zuabi, lui, tenant à ce que les vidéos ne soient pas envahissantes, les a dépouillées d'intrigue et même de tout événement. L'image dans les vidéos est quasiment immobile ; ce sont presque des natures mortes. On y perçoit néanmoins un mouvement discret, très simple. Cette simplicité permet de construire une relation intéressante avec les poèmes, qui parfois pourrait passer pour un dialogue, à d'autres moments, elle propose une imagerie parallèle, comme une clé supplémentaire pour appréhender les poèmes. J'admire Haya Zaatry et Adam Zuabi autant comme artistes que personnes. Ce sont deux raisons suffisantes pour ouvrir un champ sur lequel l'expérimentation artistique se développe.

ENTRETIEN AVEC CAROL SANSOUR

Vous considérez-vous comme la poétesse d'un chaos qui a besoin de s'exprimer face aux lâchetés étatiques, idéologiques et religieuses ?

Carol Sansour : Je sens que le chaos est autant à l'intérieur qu'à l'extérieur de moi et j'écris sur l'enfance, un lieu d'innocence et d'émerveillement, mais aussi un lieu beaucoup plus proche de la nature, de ma mère et de la terre qui contient toutes les graines de ce chaos. C'est pourquoi mon travail semble combiner des registres narratifs et polémiques avec des registres lyriques. Je ne cherche pas toujours à imposer un ordre ou un sens au chaos, mais je sens la nécessité entière de l'exprimer. Il y a aussi une tentative constante de se reconnecter avec des choses ou des personnes, comme ma grand-mère Jamila, par exemple, qui était un personnage fascinant. Sans prendre part consciemment à une quelconque lutte, elle incarne complètement ce que veut dire pour moi être une femme de cette partie du monde, ou ce que cela signifie dans le quotidien – pour des gens comme Jamila ou des endroits comme ma ville natale de Beit Jala – de transcender le chaos. J'ai le sentiment que le chaos fait partie de l'expérience de la femme arabe et de la cause palestinienne, qui sont en quelque sorte mes sujets de prédilection. Je ne m'intéresse pas à une patrie idéalisée qui est perpétuellement absente. Je ne m'intéresse pas non plus aux héros qui, pour exister, doivent être un mensonge. Je m'intéresse à ce que j'ai vu et ressenti, à ce que j'ai pensé de telle ou telle chose. C'est pourquoi une phrase de mon livre, qui a été mal comprise, est très importante : « La Palestine n'est pas une cause. » Elle n'est pas une cause, non pas parce qu'il n'y a pas de cause. Ce n'est pas une cause parce que c'est ma vie. C'est moi.

Si vous exprimez en effet votre point de vue sur la Palestine, votre poésie n'est jamais idéologique ou militante. Votre vision du monde arabe permet-elle une défiance dont le poème est l'expression la plus juste, par sa liberté de ton, sa libre colère, son indépendance ?

Mes poèmes ont été décrits comme « post-nationalistes ». Il est vrai qu'une partie de ce contre quoi j'ai l'impression de m'élever dans mes écrits est précisément la position militante. J'ai l'impression que, comme pour toute autre identité, la partie importante de l'identité palestinienne est son incarnation réelle et inconsciente dans ma vie et mon travail. Je suis peut-être une femme, mais être une femme est une expérience et un état dynamique ; ce n'est pas et ne peut pas être une position politique ou un ensemble de préceptes à suivre. Je pourrais donc parler de la déshérence et de la discrimination, parler du patriarcat et du sectarisme ; je pourrais même parler du capitalisme et de l'oppression ; toutefois le but de la poésie et de la vie est de montrer comment ces idées fonctionnent, comment et pourquoi elles me dérangent. Il y a aussi le fait que j'ai passé de nombreuses années hors de Palestine ; cela fait aussi partie de ce que je suis, de ce que cela signifie « être » pour moi. Et cela transparaît naturellement dans mes interventions poétiques. Je ne m'opposerai jamais à une figure ou à une tradition littéraire en tant que telle. Néanmoins, il est important de maintenir une perspective libre des restrictions héritées, quelles qu'elles soient, que ce soit dans le contenu de mon travail ou le langage que j'utilise. Être critique, c'est être critique indépendamment de tout agenda, même si je me sens désireuse de le servir, en écoutant ce que ma propre conscience me dit. Je veux de même simplement écrire comme j'aime écrire, utiliser mon propre langage et mes propres souvenirs – c'est là tout l'intérêt de la poésie lyrique, ce que signifie chanter.

Henri Jules Julien, vous êtes le concepteur du projet *Shaeirat* qui nous permet de découvrir quatre poétesse arabes.

J'aimerais commencer par dire : « quelque idée que puisse avoir un spectateur occidental, français plus encore, de la poésie arabe contemporaine écrite par des femmes, ses préjugés vont être déçus ». Toutefois, il faut préciser à l'envers de cette remarque que le projet de ces poétesse, lui, n'est pas de nous décevoir ! Leur appartiennent d'abord le désir et le talent, d'écrire et de performer, pour le partage d'une poésie émouvante, d'une grande verticalité. Aussi faut-il s'efforcer d'éloigner tout constat de généralité culturaliste, et juste d'inviter le public à les découvrir. J'ai conçu ce projet en traduisant nombre de leurs poèmes. Ce travail de traduction m'a progressivement hanté, obsédé, avec le désir d'œuvrer pour quelque chose de plus vaste. Par ailleurs, je milite et me bagarre pour ne pas parler comme Français et/ou Occidental à la place des autres. Pas question de promettre de faire entendre sa voix à une artiste arabe pour ensuite l'instrumentaliser ! L'ensemble de ces écueils ont accompagné le projet *Shaeirat*, de la traduction au partage de performances. Le projet permet d'entrer dans la liberté d'écriture de quatre poétesse, de les voir partager leurs écrits, au plus proche de leur personnalité, de leur puissance de création.

Propos recueillis par Marc Blanchet,
traduit de l'anglais par Henri Jules Julien

76^e
ÉDITION

Tout le Festival sur festival-avignon.com

f t i #FDA22